

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud)

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY  (Editions Actes Sud). Voici un texte rare : le fruit d'un long compagnonage avec la musique concernée : c'est avant tout, vrai regard et belle pertinence dans l'approche, le livre d'un pianiste nous parlant d'un jardin musical qu'il a patiemment et amoureusement visité, compris, ressenti, vécu. Le lecteur retrouve la finesse et le sens de l'analyse du pianiste **Philippe Cassard**. Celui qui fut pendant longtemps le producteur de 'Notes du traducteur' sur France Musique, l'une des émissions les plus passionnantes et les plus suivies, diffuse par petites touches (impressionnistes), maîtrisant la formule et l'économie littéraire pourtant riche en enseignements, un portrait de Claude Debussy : personnalité majeure de notre musique moderne, véritable pionnier d'un esthétisme éblouissant... et surtout salvateur à l'époque où la France s'asphyxiait littéralement en voulant prolonger sans le renouveler l'océan wagnérien.

Le pianiste Philippe Cassard livre son portrait de Claude Debussy

Lumière, ivresse, érotisme de Debussy

Maître de la couleur (Debussy fut un grand amateur de

peinture), génie de l'espace et du temps, prophète de nouvelles harmonies, esprit perfectionniste aussi, capable (après Marais, ou F. Couperin) d'écrire des indications particulièrement précises (Philippe Cassard leur consacre tout un chapitre : « au fil des 24 Préludes »), entre maniaquerie et poésie pure, Debussy se précise dans ce livre hautement recommandable : il est un compositeur inclassable, indépendant, profondément moderne.



Justement, la composition de cet essai, joyau à lire et à relire, s'expose en... 24 chapitres, complémentaires, – c'est que son auteur joue des références et résonances, en véritable artiste sensible. Pourtant, la lecture se cristallise au fur et à mesure des pages (140 au total), et rétablit à la fois le style, le portrait, la recherche d'un génie du XX^e. On reconstitue le périple du musicien : jeune académicien farouche, sauvage et totalement incompris (le jury

confronté à ses envois romains, regrette « son manque de netteté » ; car il est déjà dans le flou : furieux le virtuose quitte Rome en 1886) ; le mélodiste audacieux ; l'architecte qui au piano échafaude des cathédrales de sons ouatés et liquides... ; l'orientaliste aussi (qui se passionne à l'Expo Universelle de 1889 pour les carillons et demi-tons javanais...) ; d'ailleurs, c'est sur son piano creuset et forge préalable, que l'inventeur des sons modernes polit, cisèle, le chant orchestral de son opéra Pelléas... Philippe Cassard rétablit le rôle primordiale du clavier dans la genèse de l'opéra le plus essentiel du XX^e naissant : piano laboratoire, piano poète (après Liszt et Chopin).

Le malheur de Debussy fut sa volonté d'indépendance, farouchement verrouillée, qu'il paya toute sa vie, en souffrant d'un manque récurrent d'argent. Que n'a t il écrit davantage d'opéras... c'était là, la source de revenus garantis.

Mais il reste un chef d'oeuvre... encore traversé par un mystère persistant.



Philippe Cassard livre ainsi un texte remarquable de sensibilité et de clarté malicieusement pédagogique ; il faut absolument lire entre autres pépites, son chapitre sur les sources d'inspiration de l'Isle joyeuse (régénérant l'esprit des

Barcarolles de ... Chopin) ; comme son portrait de l'homme Debussy, à torts réputé « difficile », en réalité exigeant, intransigeant, mais que son étonnante culture poétique et littéraire, comme picturale, aura définitivement distingué de ses contemporains. Debussy s'inscrit tout entier dans l'air et la lumière ; son écriture dit cet ivresse éblouissante qui semble gommer tout ancrage, tout format prévisible, tout enveloppe terrestre, connue, traditionnelle. Or on sait combien ce Prix de Rome 1883 a détesté non sans raison, le ridicule académique de l'Institution. Debussy est le dernier des esprits libres dont les pages pianistiques, les mélodies (elles aussi très bien commentées), l'oeuvre symphonique, ... indiquent la totale nouveauté. Une bouffée d'oxygène dans un pays au néoromantisme 'lourdingue' qui s'enlisait inexorablement... On ne saurait mieux dire.



Les pages courtes mais d'autant plus savoureuses, dédiées à Verlaine, Mallarmé (« le Patron »), celles explicitant le jeu pianistique de Debussy (selon le témoignage de Satie), l'analyse des pages symphoniques comme La Mer (pur sommet orchestral)... sont des sources d'intense plaisir. De quoi nous réjouir enfin au sujet de Debussy. Pour le centenaire de sa mort, le livre écrit par Philippe Cassard, édité par Actes Sud, est incontournable. Evidemment CLIC de classiquenews de février 2018. Rafraîchissant et captivant.

LIVRE événement. PHILIPPE CASSARD : CLAUDE DEBUSSY (Editions Actes Sud) – CLIC de CLASSIQUENEWS

Livre, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse)

Livre, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec  voix et éloquence (Editions Larousse). La voix, l'éloquence... surtout l'intégrité d'une personnalité hors norme, qui pour qui l'a approchée, diffuse une sagesse et une simplicité remarquables. **Jean-Philippe Lafont**, baryton discret mais voix intense, – rendu célèbre entre autres pour sa prestation dans le film culte *Le Festin de Babette* à l'écran avec Stéphane Audran, incarne un modèle d'artiste, d'une rondeur engageante, à la fois fraternelle et bienveillante dont la générosité égale l'engagement sur la scène. Le texte

reflète cette âme admirable qui témoigne de sa vocation, son devenir de chanteur, et surtout de son métier, apprentissage continu dont le perfectionnement s'est réalisé grâce à une série bénéfique pour sa voix et sa maturité, de personnages dramatiques clés : **Golaud** (brutalité, force, fragilité, aveuglement), **Wozzek** (solitude, dénuement, suicide), **Barak** (humanité, compassion, fraternité : le rôle qui lui correspond le mieux), enfin **Falstaff** (auquel il apporte une profondeur irrésistible...) ; tous reflète une partie de la richesse des passions humaines qui n'en finit pas d'occuper la vie des théâtres, côté artistes et public. Pour chacun, il s'agit d'une rencontre forte, intense, exclusive au moment de travailler le rôle et d'en exprimer la « vérité » sur la scène. De tous, c'est comme on a dit celui de Barak, héros de l'opéra fabuleux, fantastique que Richard Strauss écrit et compose au moment de la première guerre mondiale, fresque tragique et fraternelle, la Femme sans ombre, où Jean-Philippe Lafont a incarné et assez tardivement, le personnage du teinturier, – le seul être à posséder une âme, donc à posséder un nom (à la différence de sa femme, de l'Empereur, l'Impératrice, sa nourrice : qui tous occupent / incarnent une fonction dans l'une des réalisations les plus impressionnantes de l'histoire de l'opéra). L'interprète et le chanteur délivrent des clés pour réussir dans le métier car c'est aussi un professeur qui sait placer la voix, et cultiver la technique avec constance, discipline, précision. Le souci du texte, de la clarté et de l'intelligibilité (à l'école de Molière par exemple, et du texte truculent, savoureux, efficace du Bourgeois Gentilhomme...) sont ici exemplaires : il fut un coach vocal pour le président de la République française actuel, à l'époque où ce dernier était encore candidat. Le ton est sincère, le texte d'une apport évident. On suit le jeune chanteur né à Toulouse dans ses découvertes du milieu, de monde des productions lyriques, dans le travail des rôles. Constamment, une importance est préservée à celle qui reste sa professeur et sa conseillère dans le choix des rôles justes : Denise Dupleix. La vision est précieuse ; elle

est délivrée sans calcul, avec la sincérité d'un homme de cœur, d'une belle clairvoyance.

Livre événement, compte rendu critique. JEAN-PHILIPPE LAFONT : Avec voix et éloquence (Editions Larousse). 256 pages – 17, 95 € (prix indicatif).

CD, compte rendu critique. JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs d'opéras de Giuseppe de Verdi (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs d'opéras de Giuseppe de Verdi (1 cd Decca)... SUPERBE RECITAL VERDIEN... Il est dans ce premier récital monographique : Radamès, Manrico, Alvaro, Carlo, Otello... le visuel de couverture l'indique sans ambages : voici un programme tissé dans l'ombre brûlante et tragique, une soie noire plus qu'éclatante. Celui

que l'on trouvait parfois trop lisse, un rien maladroit sur la scène, s'offre ici un bain de noirceur en bad boy... histoire de prolonger son incursion dans le fantastique enivré halluciné de Boito (Mefistofele, Munich, novembre 2015, [lire notre critique du DVD Mefistofele de Boito avec Joseph Calleja](#)) ?

Incarnar, ciseler Verdi... Joseph Calleja fin verdien

Le ténor maltais le plus célèbre au monde (légitimement) se plaît à décliner mille nuances d'un noir ténébreux, épais, d'une richesse intérieure manifeste. Ténor plus intérieur qu'héroïque, doué d'une belle ardeur tendre, en fin diseur aussi, capable d'un chant intelligent qui sait nuancer (et pas seulement hurler), Joseph Calleja montre derechef dans ce récital Verdi, qu'il est un remarquable acteur, jouant sur un style subtil et très incarné, articulé voire ciselé.

Radamès d'ouverture ouvre grand le souffle amoureux du général égyptien qui certes victorieux n'en finira pas moins emmuré vivant avec celle qui ravit son cœur (Céleste Aida)... D'emblée le timbre du maltais Calleja impose un beau legato, ce vibrato finement contrôlé, surtout ce timbre « vieille école », celui des ténors du début du XXè, laisse envisager un travail spécifique sur le caractère et l'intériorité, la couleur du sentiment, plutôt que la projection claironnante voire artificielle.

Ténor raffiné et noir...un Alvaro saisissant



Très proche du théâtre parlé, celui inspiré par **Schiller** ou Victor Hugo, la plage 4 avec son ample et suave solo de clarinette (au timbre si proche de la respiration et du grain de la voix), affirme une gravitas,

sombre (graves larges), celle d'Alvaro (dans *La Force du Destin*) qui songe à Leonora, la bien aimée désormais inaccessible... et maudite, perdue comme lui : en acteur saisissant toute la profondeur douloureuse, saillante et tragique du héros, Joseph Calleja trouve le ton et le style corrects. **Son Alvaro ne manque ni de finesse ni d'épaisseur émotionnelle.** En exprimant toute l'intériorité du héros verdien, ici du ténor capable de langueur sourde et inquiète, le chanteur maltais réussit à transmettre ce qui manque à beaucoup de ses confrères (plus démonstratifs et aussi puissants), l'épaisseur voire le trouble psychologique : êtres du doute, de la malédiction... ses héros inscrivent directement Verdi dans les premiers belcantistes dont évidemment Donizetti. Ses phrasés naturels et articulés avec finesse, son intelligibilité en italien... regardent plutôt du côté de l'élégance incarnée, plutôt que vers l'intensité extérieure. Ici le personnage souffre (avec la clarinette, d'une somptuosité tragique canalisée). La couleur et le caractère sont justes. La réussite est totale, et l'art du ténor riche en nuances émotionnelles parfaitement maîtrisées. La délicatesse (un rien surannée dans sa couleur naturelle et son élocution très canalisée) éclaire les déchirements du héros verdien : âme brûlée, détruite... sacrifiée, et pourtant n'aspirant qu'à trouver la paix et le salut. Son Alvaro est la plus grande réussite de ce récital VERDI. De fait, dans la même veine intérieur, tiraillée, tragique mais toujours proche du texte, son Carlo est d'une inspiration égale : à la fois articulée et raffinée : là encore la personnification d'un jeune homme, amoureux exalté mais fatal, condamné à une errance malheureuse.

La réussite est totale. Un accomplissement qui redonne un peu d'éclat au label Decca, hier, le premier label des grandes voix lyriques (mais depuis la transfert de Kaufmann chez Sony), les choses ont un peu évolué...

CD, événement, annonce. VERDI / JOSEPH CALLEJA, ténor. Airs d'opéras de Verdi. Avec Angela Gheorghiu... (Don Carlo, Otello). Orquestra de la Comunitat Valenciana. Ramón Tebar, direction. 1 cd Decca.

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015)



CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015). Né en 1961, l'américain Jake Heggie a montré de réelles capacités dans l'écriture d'un opéra contemporain, accessible, audible. On se souvient de son Dead man walking, où à San Francisco en 2000, brillait la créatrice Susan Graham. Ex attaché de presse de l'Opéra

californien, Heggie a aussi écrit des mélodies pour Frederica von Stade (ici Winnie Flato) qui reconnut aussitôt la qualité d'un style taillé pour le chant et l'opéra; enregistré sur le vif à Dallas en 2015 (en octobre au moment de la création de l'ouvrage), Great Scott ne révolutionne en rien la forme et le genre lyrique mais demeure très attachant. En cela il prouve son efficacité. Librettiste de Dead man walking en 2000, Terrence McNally signe aussi le texte livret de Great Scott et justifie les nombreux emprunts du compositeurs dans l'histoire

lyrique du XIX^e, (Rossini, Verdi, ...) car il s'agit d'un opéra dans l'opéra. Pendant l'acte I, l'action est celle des répétitions d'un opéra méconnu de ... Bazzetti (Rosa Dolorosa, fille de Pompei), avant que l'on assiste à la représentation au II.

Outre l'excellente (d'une indiscutable longévité exemplaire) FV Stade, très amusée, inspirée par l'écriture néoverdienne de Heggie, tout repose surtout sur le talent polymorphe, drôle, pétillant même mais aussi parfois profond de Arden Scott soit la rayonnante... Joyce Di Donato, sirène du Kansas, qui démontre l'ambitus flexible de sa voix à vocalises, sachant sublimer une partition qui manque parfois d'inspiration et de réelle personnalité (l'air Vesuvio , « mon unique ami », acte I reste dans les esprits comme un tube à suivre...). Comme Rufus Wainwright (et son dernier opéra Prima Donna, salué aussi par classiquenews), Great Scott n'ouvre pas de portes inconnues ni ne surprend réellement. L'opéra de 2015 a l'avantage pas si faible, de plaire et de séduire. Pour autant l'opéra au XXI^e ne doit il être que pur divertissement ?... A chacun d'en juger. Que l'on prenne par exemple une oeuvre apparemment légère comme My Fair lady (Loewe), récemment produite par l'Opéra de Tours (pour les fêtes de fin d'année 2017), on demeure surpris par le regard critique, mordant sur la « bonne » société anglaise du XIX^e. Ici rien de tel, aucune vision critique ou parodique,... malheureusement. Rien qu'un opéra d'aujourd'hui assez convenu et prévisible qui avec facétie certes et efficacité, singe et parodie les poncifs de la langue lyrique, romantique et postromantique...

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, live, création à Dallas, 2015) – Avec Joyce DiDonato, Ailyn Pérez, Frederica Von Stade, Nathan Gunn, Anthony Ross Costanzo / The Dallas Opera Orchestra and Choru / Patrick Summers, direction.

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon)

CD, compte rendu critique.
FRANCO FAGIOLI, contre ténor :
Handel Arias (1 cd Deutsche
Grammophon). Parmi les contre
ténors actuels, ceux qui savent
caractériser un personnage, au
lieu de déployer toujours la
même technique, l'argentin
Franco Fagioli réalise une belle
prouesse, sur le sillon de son
aîné Max Emanuel Cencic, qui lui
accuse les signes inquiétants de



son âge vocal : medium certes élargi mais aigus inexistants, et couleurs générales de plus en plus ternes. A contrario de Jaroussky qui chante tout de la même façon, l'alternative Fagioli s'affirme avec cran et panache même, capable mieux que ses confrères, d'incarner sur la scène un caractère : si la voix était petite sur les planches de Garnier, [son Eliogabalo de Cavalli à Paris \(Palais Garnier, septembre 2016\)](#) avait une présence monstrueuse voire démoniaque irrésistible (avec ses bains d'or liquide!), douée d'une plasticité vocale très palpitante.

Ici, le chanteur fait montre de ses possibilités chez Haendel où la virtuosité ne doit pas être un but mais le moyen de caractériser et nuancer chaque personnage, saisi dans une situation particulière.

Maîtrise haendélienne



En verve, pulpeux, gras, le grain de sa voix, qui évoque le mezzo de Cecilia Bartoli sait fusionner agilité et colorature, mais aussi épaisseur psychologique, comme en témoignent les deux airs

d'Ariodante (un talent d'acteur qui reste étranger à Jaroussky par exemple... lequel montre ses limites dans les opéras mis en scène). Même ses aigus sont perçants, habités par la réelle envie d'en découdre car ce garçon a du chien et du mordant y compris dans la tessiture haute de son instrument (Venti, turbini de Rinaldo).

Gravé en mars 2017, l'album alterne airs extatiques et guerriers, conquérants ou amoureux (le fameux aveu / confession de Serse : Ombra mai fu d'une grande délicatesse de ton), d'une vélocité enviable (Oreste), avec un sens du risque et de l'expressivité souvent convaincant.

Plus introspectif et d'une gravité soudaine presque hallucinée, son Cara sposa de Rinaldo éclaire la lyre hallucinée, vaincue d'une âme amoureuse, perdue, en panique, terriblement dépressive. Bel accomplissement et confirmation d'une réelle sensibilité dramatique. A suivre

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Il Pomo d'Oro / Zefira Valova, direction. Mars 2017.

CD, annonce. SONY : Adam Laloum enregistre les 2 Concertos pour piano de Brahms (février 2018)



CD événement, annonce. BRAHMS : 2 Concertos pour piano. ADAM LALOUM, piano (2 cd SONY classical). Adam Laloum, toucher de velours mais sonorité introspective d'une rare intensité ciselée (comme Angelich aujourd'hui) fait partie des pianistes français les plus intéressants de l'heure. IL est capable comme peu d'allier sensibilité,

fragilité,... et puissance. Un sens idéal de la nuance et des intonations secrètes, troublantes, d'une richesse émotionnelle souvent captivante. Le pianiste toulousain né en 1987 (31 ans en 2018) enregistre les deux Concertos romantiques allemands

les plus intenses et ... fragiles de la littérature musicale : ceux de Brahms. Chez SONY les 2 Concertos sortent le 23 février 2018. Très attendus, les enregistrements ont été réalisés avec la complicité de l'Orchestre symphonique de la Radio de Berlin (Kazuki Yamada, direction – ex assistant de Ozawa, et premier chef invité de l'Orch de la Suisse Romande). Lauréat du Concours Clara Haskil 2009, sacré « Soliste instrumental » au Victoires de la musique classique 2017, Adam Laloum vit une ascension irrépessible liée essentiellement à la richesse de sa personnalité pilotant une technicité subtile et éloquente.

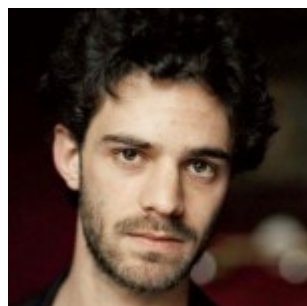
DU COLOSSAL ET DE L'INITIME... Brahms imagine larges et colossales les dimensions de ses deux Concertos (22 mn

pour le 1er mouvement du 1er Concerto, créé en 1859): géants et dragons symphoniques, tissu tragique et manifestation de déchirures intimes, soit

deux massifs, comme civilisés par un piano soliste d'une rare sérénité, à la fois majestueuse et souriante, d'une tendresse fraternelle (qui se souvient évidemment de son maître et idole, Robert Schumann dont les tentatives de suicide et la mort en 1856 l'auront à jamais marqué), encore ciselé à l'épreuve de la passion secrète, intime, viscérale pour l'épouse de Robert, Clara, seule étoile terrestre capable de l'émouvoir. Que dire face aux larmes du second mouvement (Adagio de 13 mn), véritable Requiem célébrant le génie foudroyé de Schumann... Tout cela est dit énoncé dans l'écriture de Brahms qui fut aussi un clair disciple de Beethoven par l'architecture grandiose et structurée qu'il sait échafauder tout au long de ses 2 monuments de la musique pianistique et concertante... Plus de 20 ans séparent les deux Concertos puisque le 2è est écrit en 1878 et créé en ... 1881 : moins intime, et immédiatement chaleureux, le 2è Concerto en ré mineur étire un même sens de la langueur noble et majestueuse, avec trait saillant spécifique à Brahms, comme juvénilisé, le « graciozo », léger d'une insouciance soudainement facétieuse, en conclusion à ce



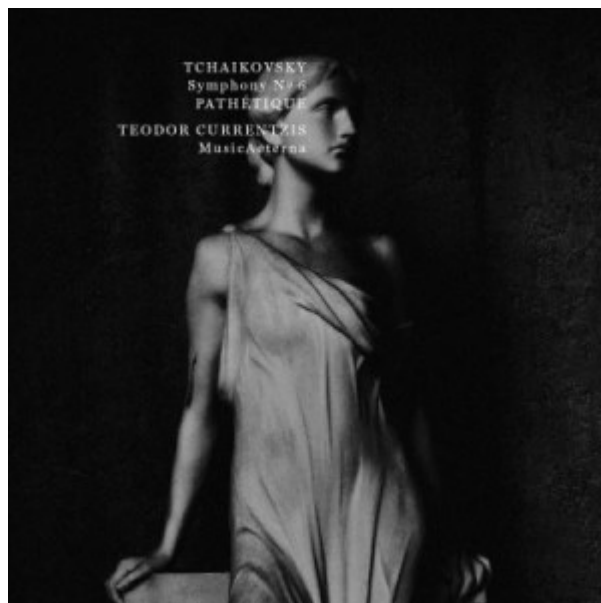
dernier cycle spectaculairement orchestral en 4 mouvements, vraie tétralogie brahmsienne.



Pour nous, il n'est qu'un seul pianiste actuel, capable de relever le défi des deux Concertos pour piano de Brahms : le brésilien **Nelson Freire** (Avec Chailly et l'orch Gewandhaus de Leipzig). Qu'en sera-t-il pour Adam Laloum, interprète familier des paysages germaniques traversés par la brume romantique, celle en particulier de Schubert et de Brahms ? **Réponse dans notre grande critique complète, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, le jour de la parution du cd Brahms par Adam Laloum, le 23 février 2018.**

**Cd, compte rendu critique.
TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 «
Pathétique », MusicAeterna /
Teodor Currentzis (1 cd SONY
classical, 2015)**

Cd, compte rendu critique.
TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6
« Pathétique », MusicAeterna /
Teodor Currentzis (1 cd SONY
classical, 2015). La 6^e
symphonie est le sommet
spirituel et introspectif de la
littérature tchaïkovskienne : un
everest de la poésie intime et
interrogative parfois inquiète
voire angoissée. Annonçant ce
même sentiment de terreur
intérieur sublimé d'un Chostakovitch à venir. Les Tchaïkovski
de Currentzis sont passionnants : ils sont l'autre face d'un
voyage artistique habité lui aussi de l'intérieur et qui dans
son amplitude élastique, – propre à cette nouvelle génération
d'artiste qui traverse tous les répertoires, mais de façon
spécialisée – entendez avec l'instrumentarium ad hoc,
fourmille d'idées neuves, expressives, remettant les
fondamentaux dans un équilibre critique. SONY suit les étapes
de ce cheminement expérimental qui exige tout des interprètes
réunis sous la coupe du bouillonnant et éclectique maestro.
Avec ses instrumentistes de l'ensemble sur instruments
d'époque MusicAeterna, Teodor Currentzis a ainsi interrogé
Rameau (The Sound of Light), Purcell (avec Peter Sellars :
formidable Indian Queen), mais aussi Stravinsky (Le Sacre du
Printemps), Mozart (déjà une très intéressante « trilogie » Da
Ponte, malgré les faiblesses impardonnables de certains
chanteurs dont Kermes en ... Comtesse !) ;



TCHAIKOVSKY : au cœur de
l'énigme, avec Currentzis



et au registre Tchaïkovsky, le chef a enregistré précédemment le Concerto pour violon couplé aux Noces de Stravinsky. Enregistré il y a 3 ans, en février 2015 à Berlin, **cette 6^e Symphonie captive de bout en bout par l'engagement des**

musiciens, véritablement électrisés par le chef, et aussi ce souci de l'éloquence éruptive et contrastée parfois incandescente de la matière et du relief orchestral. Le timbre des instruments d'époque magnifie ce sens du détail et des équilibres intimes, dans la nuance piano, murmurée, mais très active. Currentzis explore et témoigne de son propre cheminement intérieur et intime en particulier dans le dernier mouvement, et au cours de l'exposition ultime, énigmatique, de la Sarabande finale, danse sacrée, noire, vertigineuse, véritable exposé et mise à nu, d'une vérité secrète, sourde, qui terrasse finalement tout le cycle... S'identifiant à son sujet, à ce flux conçu par Tchaïkovski au bord du précipice et conscient de la vanité de toute chose, **Teodor Currentzis** exalte les nuances de l'ombre : il faut absolument lire ce qu'il écrit dans la notice accompagnant le cd (texte en 4 parties écrit à la manière d'une correspondance explicative sur les enjeux poétiques et philosophiques de réaliser la musique comme musicien...) : un parcours ou journal intime à travers l'interprétation des 4 mouvements de la Symphonie, conçu comme un passage. A travers le sforzando des cordes, le chef ne capte pas le chant expressif des instruments mais fait surgir l'angoisse ciselée d'une prière absolue.

Dans cette lecture qui est une récréation vivante, palpitante de la Pathétique, le second mouvement devient valse de mort, célébration de vie pourtant ; le 3è mouvement, gigantesque « anacrouse avec des bonds de plusieurs kilomètres » où



l'auditeur / interprète ressent, éprouve la fragilité et la grandeur de la vie terrestre : *Scherzo* en guise de prise de conscience dont Currentzis fait une vibrante et terrifiante expérience de clairvoyance... Enfin l'*Adagio lamentoso* achève le cycle dans la pénombre riche de cette expérience où le renoncement et la pleine conscience se sont enfin mariées. La capacité d'exprimer ce qu'il y a derrière chaque note, de la solitude du célèbre Piotr Ilitch, de son humanité foudroyée (comme Mahler), de sa profonde mélancolie dépressive et toxique dont il fait un miracle en forme d'adieu (grâce à la musique)... Currentzis l'exprime ici, car cette symphonie de la fin paraît bien être le sanctuaire de sa vie d'artiste : un lieu de ressourcement et de vérité absolus. Voilà qui confirme que s'agissant du maestro Teodor Currentzis, comme un Harnoncourt il y a 40 ans, la musique n'est pas divertissement ni provocation, mais recherche de vérité fraternelle. On se souvient (chez Sony aussi) des formidables « visions » perceptions esthétiques et philosophiques du dernier Harnoncourt, dont cette trilogie des 3 dernières Symphonies de Mozart, dont le chef légendaire a fait un oratorio instrumental : bouleversante analyse, clairvoyance poétique... Currentzis sillonne les mêmes cheminements audacieux, critique, justes... Quels seront ses prochains chantiers musicaux ? A suivre.



Cd, compte rendu critique. TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 « Pathétique », MusicAeterna / Teodor Currentzis – Berlin, février 2015 (1 cd SONY classical). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017)

✘ CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017). Avouons notre plein enthousiasme pour l'élément moteur de cet album : **Le Chant Funèbre** ... sombre et grave, et même lugubre, dès son début, la partition cultive le mystère à la façon d'une marche envoûtée. Puis surgit une mélodie sinieuse à peine éclaircie par la flûte et les violons, comme un dernier râle. La rythmique un rien sèche, abrupte n'a pas encore la souple volupté à la fois incisive et mordante du Stravinsky mûr. C'est une étape qui doit encore beaucoup à l'esprit de malédiction, épais et sirupeux de L'Oiseau de feu, mais la magie aérienne en moins. Et pourtant en un ruban sensuel et comme empoisonné, le jeune Stravinsky a le génie de la couleur et des atmosphères souterraines (montées harmoniques en orgue), ... ce pourrait être un poème dramatique, halluciné entre Rachmaninov, le Tchaïkovski le plus échevelé, Liszt et Scriabine, entre torpeur, ivresse, féerie mortifère. L'application qu'y développe Chailly est passionnante : le geste rend justice à une partition (opus 5) il est vrai, clé.

Même exubérance lugubre et d'une orchestration si riche qu'elle en sonne comme saturée, dans **Feux d'artifice** opus 4 (2).

Tandis que le **Scherzo** semble prolonger l'infini imaginatif d'un Dukas de plus en plus enivré (L'Apprenti sorcier), déroulant une palette de sonorités et de timbres flamboyants et fantastiques, littéralement. Séquentiels, virevoltants, les volets intenses déclament, rugissent, ils annoncent cette implosion de la structure et du développement bientôt réalisé en son point d'accomplissement dans le *Sacre* de 1913. C'est peu dire que Stravinsky semble exploiter chaque famille d'instruments dans toute sa gamme expressive, avec un goût déjà prononcé pour la polyrythmie. Ivresse et plénitude qui frôlent souvent l'éclatement formel. Quel génie à l'oeuvre on entend ici.

Le triptyque opus 2 Le Faune et La bergère, est l'autre découverte majeure de ce disque : révélant en français, l'atmosphère narrative envoûtante là encore d'un Stravinsky très maîtrisé dans l'art des atmosphères et de l'action plus impressionniste voire symboliste que fantastique. La parure orchestrale est le vrai sujet des 3 poèmes (La Bergère, Le Faune, Le Torrent), d'autant que le mezzo de Koch a du mal à articuler : trop sombre, épais, engorgé. Dommage vocal.



Enfin, **les deux parties du Sacre montrent toute la fièvre et l'envoûtement**, la sauvagerie millimétrée, la transe à la fois guerrière et païenne qui forcent en 1913, toute action classique. Tout implose, tout flambe et se cambre en une série de convulsions animales et souverainement félines. Du grand art, qui montre l'intervalle finalement très court au terme duquel, Stravinsky apprenant de ses

maîtres, avec la vitalité fulgurante de l'éclair, permet comme Picasso en peinture, l'immersion brutale de l'art du XX^e dans la pleine et fracassante modernité. Disque d'une rare cohésion, révélateur sur l'évolution de Stravinsky au début du XX^e. Programme plus qu'intéressant : révélateur à l'endroit du génie de Stravinsky, de la jeunesse qui tâtone au coup de maître du Sacre.

Approfondir

LIRE aussi notre [annonce du cd Le Chant funèbre de Stravinsky par Riccardo CHailly \(Lucerne, 2017\)](http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-stravinsky-c-hant-funebre-premiere-discographique-par-riccardo-chailly-1-cd-decca/) : première discographique (1 cd DECCA).

<http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-stravinsky-c-hant-funebre-premiere-discographique-par-riccardo-chailly-1-cd-decca/>

**LIVRE événement, annonce.
EVGENY KISSIN : AVANT TOUT
ENVERS TOI-MEME, SOIS LOYAL.
Mémoires et réflexions d'un
prodige de la musique
(Editions Le Passeur).**

LIVRE événement, annonce. EVGENY KISSIN : AVANT TOUT ENVERS  TOI-MEME, SOIS LOYAL. Mémoires et réflexions d'un prodige de la musique (Editions Le Passeur). Génie précoce du piano, le pianiste russe, naturalisé britannique (2002), Evgeny

Kissin se confie dans ce texte équilibré et précis (traduit de l'anglais) où il évoque sa trajectoire familiale et artistique, depuis sa naissance à Moscou en 1971. Trois parties structure une biographie en cours : enfance, jeunesse, Varia... Découverte du piano et de Bach, professeurs, exil aux States puis en Gde Bretagne... répertoire, rencontres, et donc, la presque cinquantaine se précisant, réflexions et enseignements précisés au fur et à mesure de l'expérience... celle d'un soliste internationalement sollicité, jouant avec les plus grands dès son jeune âge.

Parmi les pages les plus intenses, citons son hommage à sa professeur Anna Pavlovna Kantor (qui d'ailleurs fera partie de la famille et s'installera avec Kissin hors de Russie) ; sa complicité fraternelle avec James Levine ; ses échanges fructueux et admiratifs avec Giulini et sa rencontre fameuse à Salzbourg en 1988, avant de jouer avec le chef célèbre, – un avant sa mort, le Concerto de Tchaikovsky, non sans négocier le tempo final... La troisième partie interroge les ferments plus intimes qui fondent l'identité de l'artiste : ses racines Yiddish qui colorent son approche comme individu et interprète. Ainsi les chapitres courts dédiés à l'art pianistiques y gagnent un surcroît de profondeur tout au moins de grande sincérité (« Suis-je romantique? » ; Terrestre ; Gilels, Les polonaises de Chopin ; Chopin... Chopin ; « Mon profond respect pour Heinrich Neuhaus »... La star est glorieuse et toujours immensément révérée (à juste titre). Le texte autobiographique laisse envisager un être honnête et loyal qui adopte le précepte altruiste et fraternel : « *Tires les autres vers le haut / cherches en toi ce qu'il y a de plus profond* ». Admirable.



LIVRE événement. Envers toi-même, sois loyal de Evgeny Kissin / Mémoires et reflexions d'un prodige de la musique – Traduit de l'anglais par Brigitte Hébert – Editions [Le Passeur, collection « Sursum corda »](#). Parution annoncée : le 15 février 2018.

Livre papier : – 978-2-36890-580-7 – 17,50 € – 140×205 mm

Livre numérique : 978-2-36890-581-4 – 7,99 €

CD. Dernier [cd d'EVGENY KISSIN, critiqué par classiquenews : BEETHOVEN : Lives / août 2017](#) : « Beethoven incandescent / 10 années d'analyse beethovénienne... »

Actes Sud / Pal. Bru Zane)

Charles Gounod

Mémoires d'un artiste

présentées par Gérard Condé



ACTES SUD / PALAZZETTO BRU ZANE

Livres. Compte-rendu critique. CHARLES GOUNOD : Mémoires d'un artiste (Actes Sud / Pal. Bru Zane). Biographe du compositeur dont 2018 marque le bicentenaire de la naissance, Gérard Condé rédige l'intro de cette nouvelle édition qui souligne qu'il n'est pas si rare qu'un compositeur maîtrise la langue de Voltaire, heureux artiste, aussi convaincant par le texte que par sa musique. Et de citer aux côtés de Gounod, d'autres maîtres qui ont laissé des écrits plutôt convaincants voire engagés, provocateurs : Berlioz, Saint-Saëns. Si Berlioz

organise ses Mémoires, 20 ans avant de mourir, Gounod envisage les siennes pour clore de vains débats suscités dans la presse, après sa « fuite » en Angleterre après la chute du Second Empire (1870 – 1874). Persuadé d'apporter ses propres éclaircissements, entre 1876 et 1877, l'intéressé rédige donc sa biographie ; il aborde avec respect et déférence la genèse de son talent de compositeur, ce qu'il doit à son milieu et surtout à sa mère (qui l'inscrit au Conservatoire dans la classe de Reicha, Lesueur, puis Cherubini...) ; il y reprecise les raisons de son exil, et aussi sa vraie relation avec son hôtesse à Londres, la cantatrice (un rien « entreprenante et protectrice, directive et dévouée », voire plus, certainement

envahissante, et in fine à l'influence dangereuse...) : Georgina Waldon.

A travers une prose parfois trop polie et qui relève de la simple anecdote, le lecteur désormais avisé sait détecter sous la plume enjolivée, le fier romantisme d'une âme indépendante, dont l'ouverture et la sensibilité le conduisent à goûter d'autres disciplines dont la peinture et la sculpture (Raphaël et Michel Ange). Gounod est de surcroît sincèrement croyant, plus fraternel et humaniste que véritablement spirituel. Prix de Rome 1840, Gounod, caractère aimable, est un travailleur assidu, parfois dépressif et qui ne s'en laisse jamais démontrer.

Quoiqu'il en soit, le texte de « Mémoires d'un artiste », est une compilation orchestrée par ses descendants et proches car après sa mort en 1893, Gounod ne laisse pas un cycle complet prêt à la publication ; plutôt un ensemble de chapitres à relier les uns aux autres dont « Mémoires d'un artiste » (1876), « A ma mère » (1884). C'est le peintre Guillaume Dubufe (1853-1909) qui réalise un travail de marqueterie habile, restituant l'ensemble en un tout relativement cohérent. Plusieurs atouts fondent la valeur du texte ainsi parvenu : l'évocation de la famille artistique à Rome que le jeune académicien rejoint en 1840 (Ingres qui fait son portrait est alors le directeur de la villa médicéenne) ; les coulisses qui créent la vie quotidienne du compositeur au chevet de Faust, Sapho, Roméo et Juliette (composé à Fréjus), etc... Plus intéressantes car très engagées voire passionnées, sur ce ton de la confirmation d'une opinion affirmée à l'adresse de possibles et tenaces détracteurs, les pages qui réalisent une défense appuyée et argumentée du génie wagnérien (« Les fastes de Wagner », p 299). La dernière partie, « Ephémérides » – où le lecteur chercheur trouve toutes les dates des événements de la vie, complète astucieusement ce tableau du compositeur par lui-même.

LIVRES, compte-rendu critique. CHARLES GOUNOD : Mémoires d'un artiste (Actes Sud / Pal. Bru Zane). Ouvrage illustré de nombreux portraits de Charles Gounod.

Collection Palazzetto Bru Zane – Parution : Janvier, 2018 / 11,0 x 17,5 / 368 pages / ISBN 978-2-330-09280-1 / Prix indicatif : 11€